

C
A
M
I
L
L
E

B
O
U
C
H
A
R
D

L'AGENCE KAVONGO



Extrait de la publication
ALIRE

L'AGENCE KAVONGO

DU MÊME AUTEUR

Livres jeunesse (extraits)

Les Griffes de l'empire

Montréal, Pierre Tisseyre (Conquêtes), 1986.

L'Empire chagrin

Saint-Lambert, Héritage (Échos), 1991.

Les Lucioles, peut-être

Saint-Lambert, Héritage (Échos), 1994.

Les Démons de Babylone

Saint-Lambert, Héritage (Échos), 1996.

Absence

Saint-Lambert, Héritage (Échos), 1996.

La Marque des lions

Montréal, Boréal (Inter), 2002.

La Caravane des 102 lunes

Montréal, Boréal (Inter), 2003.

Le Ricanement des hyènes

Montréal, La Courte Échelle, 2004.

L'Intouchable aux yeux verts

Montréal, Hurtubise HMH (Atout), 2004.

La Déesse noire

Montréal, Boréal (Inter), 2004.

Les Crocodiles de Bangkok

Montréal, Hurtubise HMH (Atout), 2005.

Les Tueurs de la déesse noire

Montréal, Boréal (Inter), 2005.

Le Sentier des sacrifices

Montréal, La Courte Échelle, 2006.

Livres adulte

Des larmes mêlées de cendres

Montréal, Stanké, 2000.

Les Petits Soldats

Montréal, Triptyque, 2002.

Les Enfants de chienne

Longueuil, La Veuve Noire (Le Treize noir), 2004.

Les Démons de Bangkok

Longueuil, La Veuve Noire (Le Treize noir), 2005.

Une Histoire compliquée

Longueuil, La Veuve Noire (Marché noir), 2005.

L'AGENCE KAVONGO

CAMILLE BOUCHARD



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : CHRISTIANE SALLE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2007 ÉDITIONS ALIRE INC. & CAMILLE BOUCHARD

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

À mon frère Marc

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Le pourpre des cerises mûres 1

DEUXIÈME PARTIE

Dorothée bercée par l'onde 43

TROISIÈME PARTIE

En dépit des criquets 115

QUATRIÈME PARTIE

L'étoile penchée sur le monde 201

ÉPILOGUE 265

« Le remords [...] n'est qu'un sale petit chantage
entre les hommes et les dieux. Le regret n'efface rien,
pas plus que le pardon. Les accepter, c'est ramener
l'homme à une trop médiocre dimension,
celle du mendiant épris de gratitude.
La seule monnaie, c'est la chair contre la chair,
le sang pour le sang. Le reste n'est que duperie
et mauvais jeux d'écriture pour aménager
son confort à l'intérieur du châtiment. »

Jean Hougron, *Les Asiates*

PREMIÈRE PARTIE

LE POURPRE DES CERISES MÛRES

1

La serveuse a les coudes appuyés sur le comptoir. Une moue d'ennui gonfle la pulpe de ses lèvres. Sa blouse est ouverte un bouton trop bas, ce qui me donne un aperçu de la naissance des seins. La peau est cuivrée au centre du décolleté, mais prend vite une teinte laiteuse, veinée de bleu, qui dessine les contours d'un bikini aux bretelles fines. Ses prunelles de ciel se sont perdues de l'autre côté de la vitre sale et elle ignore mon index levé. Il est probable que si je me mettais à cabrioler tout nu sur la table, elle ne me remarquerait pas davantage. J'ai l'habitude. Sans la gueule d'un Roy Dupuis ou d'un Luc Picard, les jolies serveuses ne relèvent pas souvent l'existence des types quelconques comme moi. Ni les serveuses laides, d'ailleurs. Je ne m'en plains pas toujours, étant donné mon métier. Quand même. J'aimerais bien qu'elle se rappelle le café froid qu'elle m'a versé quinze minutes plus tôt. Il serait temps de remettre ça.

Les yeux toujours fixés sur les ondulations du stationnement pilonné par le soleil d'août, elle étend un bras derrière elle dans un geste distrait. Elle farfouille

dans un pot en plastique près de la machine à espresso qui, au même moment, par un hasard des plus anodins, s'agite et tousse comme si on venait de la mettre en marche. Le vacarme dure dix secondes, puis la cafetière se calme. La serveuse n'y prête pas plus d'attention qu'à mon index, coince une cerise trop mûre entre ses dents, extrait le pédoncule, étend le bras de nouveau vers le pot de plastique et ramène une deuxième drupe.

Dans le mouvement qu'elle imprime à son poignet pour détacher la tige, je retrouve celui d'une grenade qu'on dégoupille. Un frisson me parcourt. Décidément, à chacun ses fantasmes.

N'empêche. Cette façon d'enserrer la cerise entre ses lèvres pourrait être sensuelle ; ça ne l'est pas. Perdue dans sa rêvasserie, la jouvencelle ne se rend pas compte qu'un coulis pourpre déborde de la commissure de ses lèvres et glisse vers son menton. Lorsqu'elle s'en avise enfin, elle le récupère d'un mouvement de langue vite secondé par le plat de la main.

Je profite de son retour à la réalité pour lever ma tasse en guise d'invite à la remplir. Elle se contente de gober un autre fruit en reniflant avec bruit. Ce qu'elle remarque : un duo d'athlètes de vingt ans qui se pointe dans l'entrée. Deux fois ma taille, moitié mon âge, belles gueules, belles épaules, longs cheveux ondulés, l'un blond, l'autre brun, barbes négligées avec soin... Des gamins pétant de santé, bronzés, t-shirts moulants, cuissards de cycliste pour bien montrer la forme de leur cul parfait. Et de leur penchant. Vers la gauche, comme il se doit. Des garçons bien élevés. Même si je les soupçonne d'avoir enlevé le coussin protecteur pour placer leurs atouts en évidence.

La serveuse leur offre son meilleur sourire, et l'intérêt qu'elle démontre pour les garçons croît en

harmonie avec mon irritation. Je me connais. Lorsque je sens la moutarde me pimenter les trous de nez, il est temps que j'occupe mon esprit à d'autres soucis. Je garde quand même la tasse au bout de mon bras levé, des fois que la souris se rappellerait qu'il y a déjà un client dans son boui-boui. Je replonge mon attention dans le journal sur la table.

« Mauvaise gestion des urgences dans les hôpitaux ». « Québec demande une meilleure répartition des surplus à Ottawa ». « Le ministre de l'Environnement dément les rumeurs de... » Ça ne change jamais, ici ? Il me semble que je lisais des titres semblables à mon dernier passage au Québec, il y a trois, quatre ans. Quelle platitude !

La serveuse est toujours obnubilée par les deux cuissards. J'ouvre les pages de nouvelles internationales.

« Agents américains capturés par des rebelles colombiens ». Ça, au moins, c'est drôle. Et cette photo pour accompagner l'article : des guérilleros dépenaillés qui se gaussent des baroudeurs high-tech de *Mononc Sam* en les obligeant à fixer la caméra, le canon d'un M-16 – de fabrication américaine – collé sur la tempe.

La Colombie. Cela me rappelle... Non, il ne faut pas que je me rappelle.

« Un commando de cinq hommes armés, dont un ex-agent de la CIA, s'est retrouvé captif des rebelles des FRESA (mouvement d'insurrection) après que leur hélicoptère se fut posé en catastrophe dans la jungle en raison d'un orage violent. Ni le gouvernement colombien ni le Pentagone ne reconnaissent la légitimité de cette unité. La Colombie a officiellement porté plainte auprès de la Maison-Blanche pour violation de son territoire aérien. Les hommes seront accusés de "violation de la législation sur les armes à feu, sur l'immigration et sur l'aviation civile". »

Tu parles ! Comme si les deux gouvernements n'étaient pas de mèche dans cette histoire. En accusant les barbouzes de simplement se promener sans passeport – à peu de chose près –, on leur en fait prendre pour cinq ans, maximum, au lieu de les envoyer devant un peloton d'exécution. Compromis le moins douloureux pour un tripatouillage qui a foiré. Que magouillaient-ils, d'ailleurs, ces mercenaires, au milieu des cocotiers ? On ne le saura probablement jamais.

Mon bras fatigué. Je lève les yeux vers le comptoir, jauge les expressions mièvres de la souris devant les collants galbés, conclus que mon café restera froid un moment encore, repose ma tasse sur la table et reprends ma lecture.

« Troubles au Kavongo ». Ah ! voilà un article qui m'intéresse. Je connais ce pays d'Afrique, j'y habite. « Des miliciens masunzus ont attaqué la nuit dernière un village hemawhe. Les tensions ethniques qui ont marqué les événements des dernières semaines... »

Quelles tensions ethniques ? Merde ! J'y étais il n'y a pas dix jours ; je n'ai rien relevé de la sorte. Cette contrée de paysans tranquilles n'a pas connu le moindre soubresaut social depuis l'indépendance. Voilà pourquoi, d'ailleurs, on n'en entend jamais parler. Qui est le *moron* qui a écrit ce papier ?

Je ressens un choc aux reins quand les deux apollons prennent place sur la banquette derrière moi. Sans s'excuser de leur brusquerie, ils en rajoutent en créant un crissement du diable tandis qu'ils repoussent la table trop près de leurs jambes trop longues.

« Bernard Loubier, collaboration spéciale ». Je ne suis pas tout à fait surpris ; je connais ce pigiste. Enfin, de nom. J'ai eu l'occasion de lire de ses articles dans *Le Rapporteur*, un quotidien français qu'on distribue

– avec trois jours de retard – au Kavongo. Le journal *Le Soleil* aurait intérêt à envoyer ses propres collaborateurs en Afrique plutôt que de reprendre les énormités du *Rapporteur*, ce canard de droite.

Je tourne la page au moment où je reçois un autre coup dans le dos. C'est que le blondinet secoue son grand corps tandis qu'il se marre d'une blague de son brun compagnon. C'était sans doute très spirituel, mais je n'ai pas entendu.

– Excusez-moi, vous ne pourriez pas...

– Alors, ma crotte ? s'exclame le beau gosse qui n'a même pas remarqué que je tentais de lui adresser la parole et qui drague la serveuse avec une mignardise telle que c'en est pathétique. T'as quoi sur ton menu du jour ? Est-ce que c'est ton nom qu'on retrouve sur le dessert ?

Et voilà la *nounoune* qui glousse tandis qu'elle fait semblant de ne pas remarquer la main posée sur sa hanche, le bout des doigts sur ses fesses. Si un type comme moi agissait de la sorte, elle serait déjà à hurler au viol.

Je reviens au journal puisque, même à trois pas, elle ne remarque toujours pas la tasse que je lui présente. La moutarde dans mes narines tend à se convertir en poudre de chili et je redouble d'efforts pour ne pas exprimer mon déplaisir. Pas question de faire d'esclandre ici.

Du moins, pas aujourd'hui.

« Une importante transaction a étonné les milieux de la presse en France lorsque le journal *Le Rapporteur*... » Ah, tiens ? Justement. « ... lorsque le journal *Le Rapporteur* est passé aux mains d'un conglomérat géré par la firme Avex, spécialisée en communications électro... »

– Y est où ton pissoir, *icitte*, ma crotte ? demande le blondinet tandis qu'il me rudoie les reins en se levant.

Je ferme les yeux en mordant ma lèvre inférieure. Mes ongles pénètrent la peau de mon poing fermé et la douleur que je m'inflige m'aide à atténuer la pression. La chaleur ressentie à l'intérieur de mon crâne me cramoisit le front. Je serre un peu plus les dents et goûte le sang dans ma bouche. Merde ! Ma lèvre.

Je pose ma tasse sur la table, attends que le cuissard disparaisse derrière la porte qui mène aux toilettes, puis me lève à mon tour. Je devrais attendre que le gosse revienne, mais je dois bien éponger le sang.

La serveuse m'ignore de plus belle tandis qu'elle prend la commande du brunâtre, échange une blague avec lui en posant d'un geste spontané et innocent – cela va de soi – ses longs doigts cuivrés sur son bras musclé. Pour eux, je suis une molécule gazeuse, la masse sombre de l'univers, un trou noir. Je n'existe pas.

Quand je pousse la porte, le blondinet est en train de se soulager devant l'urinoir, les genoux pliés avec mollesse, le dos rond, le nez en direction du jet. Dans le miroir au-dessus du lavabo, à la commissure de mes lèvres, je constate une traînée pourpre. On dirait que, moi aussi, j'ai croqué dans des cerises trop mûres. Aspirant une longue bouffée d'air, je filtre ma colère et la laisse se dissiper dans l'acidité de mon estomac. Je trempe un bout de serviette en papier dans l'eau et m'emploie à nettoyer le sang. Manquerait plus que je tache mon col.

Le blondinet referme sa braguette, s'approche du lavabo, me contourne et s'apprête à sortir.

— Lave tes mains, petit malpropre.

Encore penché au-dessus de l'évier, je vois son reflet dans le miroir tandis qu'il tourne vers moi un regard étonné.

— T'as que'que chose à dire ? demande-t-il, incertain d'avoir bien entendu.

Je me retourne. Pour le fixer dans les yeux, il me faut lever le menton. Il a une bonne tête de plus que moi. Mon aspect chétif, ma gueule de *mononc* banal, presque insignifiant, ma mine de chien battu, ne provoquent aucune alarme dans son attitude. Il garde la main sur le bouton de porte.

— À trois mètres, tes doigts puent le sperme et la pisse.

— Tu veux une claque *s'a yeule*, vieux con ?

Il soulève le côté gauche de la bouche pour dévoiler un début de canine. Il ressemble à un gros bâtard qui hésite entre montrer les crocs et japper. Ma dégaine persiste à ne lui inspirer aucune crainte. Il ignore à quel point la haine d'un pitbull est supérieure aux muscles d'un dogue allemand. Je ne devrais pas le laisser m'observer plus longtemps ; il risque de se souvenir de mes traits.

J'ignore s'il a l'esprit rapide, mais son œil, en tout cas, l'est moins que mon pied. Son sac de cerises personnelles, moulé avec netteté dans son cuissard ajusté, me sert de repère. Je l'écrase de si belle manière que je sens les drupes fragiles se déformer entre mon tarse et son os pubien. Dans une grimace qui lui ferme les yeux, il plie les genoux. Je lui balance mon autre pied en plein visage. Le son des molaires qui explosent célèbre à mes oreilles une musique lénifiante. Le blondinet se recroqueville contre le mur d'en face, en partie immobile, secoué seulement d'un spasme quand il vomit de douleur.

Je n'ai pas à me soucier du temps que mettra le grand brun à venir prendre des nouvelles de son copain. À peine me suis-je dégagé de la trajectoire de la porte que l'autre bellâtre apparaît, soucieux de vider sa vessie à son tour. Il s'acquitte de cette tâche avec aisance après que je l'ai saisi au col et entraîné

dans une prise savante contre la porcelaine de l'urinoir. Le nez cassé et l'arcade sourcilière ouverte, il se vide de sang et d'urine, une épaule appuyée contre le battant du cabinet d'aisances.

Leur bouche, baignée du pourpre des cerises mûres, m'apaise dans la seconde qui suit. Le flot acide qui bassinait mon ventre s'assèche et ouvre la voie à une source limpide et claire. Je me sens comme la vallée aride du nord du Kavongo lorsque se répandent les premières averses de la saison des pluies. Je suis régénéré, revivifié.

Heureux.

Je mets un moment à constater la vibration sur ma poitrine. D'un geste machinal, je tire un téléphone cellulaire de mon veston. Je réponds, serein, telle la mère au sein encore suintant de lait contre lequel l'enfant vient de s'endormir.

— J'écoute.

— La Base de plein air de Sainte-Foy, vous connaissez ?

C'est une voix de femme, un peu grave, brouillée par un filtre sur le combiné.

— Je peux trouver.

— Quand vous y serez, rappelez au numéro convenu.

Je replace le cellulaire dans ma poche et sors des toilettes. La serveuse s'affaire sur la machine à espresso qui fait un raffut du diable. Je balance la monnaie du café sur le comptoir. Elle m'ignore totalement lorsque je quitte le restaurant. Ni elle ni l'esprit sonné des deux gosses ne se rappelleront le moindre détail de mon signalement.

2

À deux minutes de la sortie d'une zone industrielle de Sainte-Foy, le parc apparaît derrière un couvert forestier. Une promenade bordée de bancs publics longe un lac tranquille où se meuvent trois ou quatre pédalos. Des flâneurs de tous âges baguenaudent. Ici, trois femmes aux courbes généreuses, là, une maman qui conduit une poussette, là encore, un couple de vieillards, main dans la main. Plié au-dessus des vagues qui viennent mourir contre ses semelles, un gamin lance des miettes de pain aux canards. Un moment, il s'ébaudit d'un papillon autour de sa tête. De l'autre rive s'entendent les clameurs d'un groupe d'enfants vêtus de gilets de sauvetage. Des moniteurs s'évertuent à leur crier les règles de sécurité nautique. On court, on nage, on rit.

Je suis venu ici il y a longtemps. À l'époque, j'étais aux études au cégep de Sainte-Foy. Pour moi qui suis originaire d'une petite ville de la Côte-Nord, à deux pas des forêts denses qui longent le Saint-Laurent, Québec était une mégalopole. Pour décompresser de la cohue des rues du centre-ville et de la faune du

cégep, je venais dans ce parc. C'était bien avant que la ville de Québec, et la province de Québec, puis le Canada tout entier, ne deviennent à mes yeux ces espaces vides qu'ils sont. Avant les excursions à New York, avant la promiscuité des auberges de jeunesse, avant la frénésie des aéroports, avant l'Afrique et ses bidonvilles.

Avant que je me retrouve seul, la poitrine en lambeaux. Avant que chaque appellation de rue, chaque commerce, chaque régionalisme, chaque voix, chaque accent, me rappellent le même rire, le même regard, la même femme.

La même douleur.

Beaucoup a changé dans ce parc. Pour le meilleur ou pour le pire, on a aménagé les berges du lac, planté des bancs, bâti des abris, tracé des sentiers. Je prends le temps de repérer les lieux, les pistes, les stationnements, les voies fermées par une barrière ou par un véhicule d'entretien mal garé. Je remarque un passage, sous le couvert d'un bouquet feuillu, où je retrouverai ma voiture avec le minimum de témoins. Je saisis tout ce que ma mémoire peut retenir, prenant une photographie mentale des lieux, interprétant l'endroit comme si je l'observais du haut des airs. En cas de pépin, ce repérage préalable me permettra de déterminer au mieux les issues les plus discrètes. L'improvisation ne manque pas de charme, j'ai pu la goûter plus tôt dans le boui-boui ; toutefois, dans certaines circonstances, je préfère un minimum d'anticipation.

Avec le pouce, je compose sur mon cellulaire le « numéro convenu ». La même voix féminine filtrée me répond.

— Votre cible est à vingt pas, sur le bord du lac.

La garce ! Elle a le toupet de se trouver dans le parc, mais n'a pas les couilles de faire le travail elle-même. Non, bien sûr qu'elle n'a pas de couilles...

— Je ne vois personne hormis le gamin.

— C'est votre cible.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Il n'était pas question...

— Vous n'avez rien demandé. Vous avez été payé, faites votre boulot.

— Salope ! Il n'a pas douze ans, le gosse.

— Dix ans. Tout juste. Grouillez-vous. La putain qui lui sert de nounou se fait sauter par son petit ami dans le bois à votre droite. Il vient la rejoindre ici, en secret, chaque après-midi. Si je me fie à leurs performances des derniers jours, ils en ont encore pour une quinzaine de minutes. Ça vous donne le temps d'opérer puis de disparaître.

J'entends le déclic qui signifie la fin de la conversation. Je pivote à demi pour tenter d'apercevoir mon interlocutrice. Peine perdue, elle peut se terrer n'importe où derrière les futaies des alentours.

Un gosse, merde ! L'Albanais m'a eu. Je sens l'acide revenir enfler mon estomac et le cramoisi s'attaquer à mon front. L'attrape-couillon ! Je revois sa grosse tronche vérolée, à demi dissimulée par le contre-jour de la lampe. J'entends encore sa voix rêche au timbre fluctuant, brûlée par la fumée de cigares :

— On dit que vous ne décevez jamais vos employeurs.

— On me paie, je fais le boulot. Ça s'appelle de l'honnêteté.

— Vous n'avez pas le physique. D'un tueur, je veux dire.

— C'est pourquoi la police ne m'embête jamais.

— Je vous paie la moitié maintenant et le reste...

— C'est payable d'avance en totalité. Travail garanti.

— Si je vous paie maintenant et que vous vous désistez au dernier moment ? Je serais déçu.

— La base de tout commerce est la confiance mutuelle. Si vous préférez, je peux vous référer à mes concurrents plus souples à propos de l'étalement des honoraires.

— Comprenons-nous bien : je vous paie de suite la moitié de la prime, *qui correspond à votre tarif habituel*. Quand le travail sera terminé, je vous en redonne autant.

— Vous payez taux double ?

— On sent le comptable en vous.

L'attrape-couillon ! Et je suis le couillon. Pris à mon propre jeu, à mes propres règles.

À l'inverse de plusieurs pairs, je m'informe le moins possible sur mes cibles. Je les repère au dernier moment, un jour, deux jours maximum, avant de passer à l'acte. Autrement, je n'ai pas assez confiance en ma capacité de tuer. Je suis trop sentimental. J'aurais peur de réagir comme l'enfant qui garde le cochon de la ferme et refuse ensuite qu'on transforme son animal de compagnie en jambon.

Quand je m'approche du gamin, il a abandonné toute la mie aux canards pour s'intéresser au papillon qui revient tourner autour de lui. Un insecte aux ailes larges, irisées de bleu et d'orange.

— Il te prend pour une grosse fleur.

Le gosse s'aperçoit de ma présence à cinq pas. Il me regarde sans sourire. Il a des yeux bleus immenses que voilent des mèches blondes chaque fois que la brise les balaie devant son visage.

— C'est à cause de ton t-shirt violet.

Il baisse les yeux sur son maillot puis me regarde de nouveau, délaissant le volettement du papillon presque sous son nez.

— Vous croyez ? demande-t-il enfin.

— Peut-être. Qui connaît avec certitude les pensées d'un cerveau si petit ?

Son nez suit la course bleu-orange.

— J'aimerais être un papillon.

— Pour avoir un petit cerveau ?

Il sourit et tend sa menotte vers l'insecte qui disparaît derrière lui. Je m'assois sur le banc face au lac. L'enfant m'observe, mais ne s'enhardit pas au point de m'approcher. Il explique :

— Un papillon passe ses journées dans le parc, à jouer au soleil. Il peut voler et observer le lac de là-haut.

Son index désigne un point vague dans l'azur d'août.

— Tu es seul ?

Ma question semble déclencher en lui non pas une alarme, mais un signal jaune. Du coin de l'œil, je note la crispation de ses traits, le sourire qui se perd. Son index quitte le ciel pour désigner le bois.

— Mégane cueille des framboises. Elle est ma gardienne parce que maman travaille. Elle n'est vraiment pas loin. Elle est avec Stéphane.

Il hausse les épaules et précise :

— C'est son *chum*.

— Où est ton père ? Il travaille aussi ?

— Il est avec mon frère aîné.

— Et où sont ton père et ton frère aîné ?

— Avec mon oncle.

Le papillon revient, repart.

— Où sont-ils, tous les trois ?

— Avec mes deux cousins.

— Vous êtes nombreux dans la famille. Tu ne veux pas me dire où ils se trouvent tous et pourquoi ils t'abandonnent avec une gardienne ?

— Ils sont avec Jésus, au paradis.

J'inspire une longue bouffée fleurée, et plus sifflante que je ne l'aurais voulue. En expirant, je rétorque à mi-voix :

— Évidemment.

— Maman ne veut pas que je suive les inconnus, me lance-t-il soudain comme en réponse à une invitation que je ne lui ai pas soumise.

— Et elle a bien raison, répliqué-je en m'affaissant davantage contre le dossier du banc pour démontrer que je n'ai pas l'intention de partir et, par extension, de lui demander de me suivre.

Mon initiative semble porter fruit. Je décèle une détente dans son attitude, dans la décrispation de ses jambes prêtes à courir. Je lui balance mon sourire le plus enjôleur.

— Les mamans ont toujours raison. Elle ne t'a pas demandé de t'abstenir de parler aux gens, au moins ?

Il fronce les sourcils de manière imprécise, l'esprit jonglant avec ses souvenirs.

— Euh... non.

— Ah ! J'en suis content.

Je soulève un pan de ma veste et demande :

— Tu as déjà vu un vrai pistolet ? comme ceux dans les films ?

Ses prunelles bleues semblent soudain prendre tout l'espace dans son expression stupéfaite.

— Vous avez un pistolet ? Vous êtes un policier ?

— Plutôt une sorte de justicier.

Au lieu de l'inquiéter, ma proposition l'excite. Un vrai petit garçon !

Il me rejoint sur le banc, le regard fixé sur le revers de ma veste qui ne dévoile qu'un coin lustré du Bobcat M21 qui dépasse. Il s'agit d'un feu israélien de petit calibre, pas d'une visée à toute épreuve mais qui se dissimule bien.

— Je peux le toucher ? demande le gamin.

J'exagère une mimique inquiète, tandis que je m'assure de l'éloignement suffisant des promeneuses aux formes généreuses et de la maman à la poussette. Le couple de vieux amants a disparu depuis longtemps dans un sentier qui perce le boisé.

— Ah non ! Tu regardes seulement. Et puis, tu ne voudrais pas que tes empreintes digitales traînent partout sur un pistolet, n'est-ce pas ?

— Non, c'est sûr, réplique-t-il sans trop saisir le bien-fondé du risque.

J'extirpe complètement le pistolet en le conservant entre ma veste et ma chemise. Le tube en acier qui abouche le canon apparaît.

— Et tu vois ? Je lui ai fabriqué un silencieux afin de pouvoir l'utiliser de manière discrète.

— Vous avez déjà tué des méchants ? s'informe-t-il, plus fasciné que jamais.

— Ça m'est arrivé, oui. Des mecs qui ne méritaient pas de vivre. Dis-moi...

Il lève ses yeux pervenche sur les miens, prêt à boire la moindre de mes paroles.

— Si quelqu'un voulait te faire du mal, est-ce que tu accepterais de me donner la mission de le tuer ?

Il répond sans hésiter, persuadé de son bon droit ou convaincu de n'avoir jamais à souffrir d'un cas de conscience où il lui faudrait peser le bien et le mal d'une telle décision.

— Oui. Je voudrais que vous le tuiez pour moi.

— Alors, j'ai un nouveau contrat, petit. Je respecte toujours mes contrats. Et pour toi, ce sera gratuit.

Venger le gosse m'aurait paru bassement revancharde, de vulgaires représailles. Indigne de moi. Tandis qu'un contrat...

Il entend peut-être le premier « plop », mais certainement pas le second. L'azur de ses prunelles

s'est déjà assombri quand la deuxième balle pénètre son cœur.

Il s'écroule contre moi dans un mouvement lent, pareil à celui qui se penche pour s'endormir sur une épaule amie. Je me lève en le soutenant d'une main. Je l'étends sur le banc.

D'ordinaire, je place une balle d'assurance dans la tête. Pas avec lui. Question de morale. Je veux que sa mère puisse le serrer une dernière fois contre elle sans se mettre de la cervelle partout. Je n'y peux rien ; je suis un indécrottable sentimental.

Avant que la nounou revienne, son petit cul plein de sperme, je vais m'efforcer de dérouler la plus grande distance possible entre le parc et moi. Entre Québec et moi. Tandis que je me défile avec la désinvolture qui sied à ma silhouette insignifiante, une pensée agite mon esprit. Je marmonne :

— Avex, Avex... D'où sort ce fichu conglomérat ?

3

Un grésillement s'entend en sourdine. Toutefois, ce qui m'incommodé le plus dans ces communications internationales, c'est le décalage d'une ou deux secondes entre les voix des interlocuteurs.

— Mamadou ? C'est Lucien.

— Tête de caillou ! Par les couilles de la Vierge Marie ! Mais où tu te planques, machin ?

— New York.

— New York ? Quel New York ?

Je vois en pensée la bouille ronde de mon associé, ses yeux exorbités, ses dents proéminentes et sa barbiçhette crottée qui s'agitent derrière le cellulaire. Enfin, associé est un grand mot. Parce qu'il n'est pas toujours très efficace. En réalité, je lui balance toutes les tâches que je n'aime pas faire dans le business : répondre aux appels, filtrer les vrais clients des simples geignards, trier les contrats les plus payants, faire les recherches, trouver de bons fournisseurs, dégotter des contacts, et masquer en mandats d'enquête les transactions pour « service de dernier espoir ». Il s'agit ici de notre section la plus payante – quoique la plus discrète –, celle où j'agis en tant que tueur à gages. Mamadou, quand il

n'est pas saoul, ou occupé à tripoter une vendeuse de passage, réussit à me seconder de manière quasi adéquate. En plus des brouilles mentionnées plus haut, il effectue aussi les enquêtes de routine, sur place, au Kavongo, lorsque les cas ne sont pas trop complexes : espionnage des maris qui cocufient leurs légitimes, traque des épouses fugueuses, recherches de preuves ou de témoins pour établir la valeur véritable d'une dot surestimée, etc. Sa plus grande – et sa seule, en fait – qualité est inestimable, et trop rare, dans cette profession : il est honnête.

— T'en connais beaucoup, toi, des New York ?

— Ça fait quatre jours que j'attends ton appel d'Albanie et tu me dis que t'es chez les Iroquois !

— Écoute, je n'ai pas le temps de niaiser, je suis en transit. Je retourne justement à Tirana. Pointe-toi dare-dare au bureau et refile-moi les coordonnées du fournisseur d'armes. Je te rappelle dans...

— T'as pas à me rappeler, tête de caillou, j'y suis déjà au bureau, tu vois ? Je te les allonge illico, tes infos. Donne-moi trente secondes.

— Tu es au bureau un dimanche ? Qu'est-ce que tu y fiches ? T'as un problème avec une enquête ?

J'entends le claquement caractéristique des notes du clavier de l'ordinateur sur lequel il pianote.

— Non, non, t'en fais pas, répond-il de manière un peu distraite. J'ai seulement emprunté le local.

— Comment ça, emprunté le local ? Ho ! Kavongais rachitique ! Qu'est-ce que tu fous dans le bureau pendant que je ne suis pas là ?

— Euh... rien, rien, balbutie-t-il comme s'il prenait tout à coup conscience de sa bêtise. Rien qui soit d'importance, tu vois ? Bon, tes coordonnées...

Cette fois, je gueule dans le combiné sous l'œil contrarié des autres voyageurs qui me croisent dans le hall de l'aéroport.

— Mamadou ! Putain ! Qu'est-ce que tu câlisses dans le bureau si tu n'y travailles pas ?

J'entends un gloussement, un « Shht » à demi étouffé, puis une petite voix que je ne parviens pas à identifier :

— Salut, Luuucien !

Je manque de balancer le cellulaire contre les dalles de faux marbre. J'hésite entre cracher sur le micro et y mordre à belles dents.

— Qui c'est, cette poufiasse ?

— Sois poli, enfin, machin ! C'est Honorine, la fille du marabout. Elle t'envoie d'ailleurs des baisers avec les doigts. Elle et moi, tu vois... Fallait un peu se dégager de l'autorité de son papa. On cherchait un coin peinard pour discuter théologie en toute liberté. Tu vois ?

— Mais bordel de putain de crise de tabarnac, Mamadou ! Tu la sautes dans le bureau au milieu de nos fichiers confidentiels ! Si cette autruche tombe par hasard sur une information... Et puis, tu vas mettre de la mayonnaise partout !

— Calme-toi, à la fin ! Honorine, elle regarde rien de nos fichiers secrets, quoi ! Tu vois ? Là, en ce moment, à l'écran, j'ai les coordonnées de notre vendeur d'armes de Tirana, eh bien, la Honorine, elle s'en tringle. Elle est sous le bureau et elle...

— Sacrement ! C'est pas vrai !

— Luuucien, bonjoour...

La voix est lointaine et en partie déformée par une bouche encombrée. J'ai toujours beaucoup de difficulté à contenir la colère qui sourd en moi avec une spontanéité et une fréquence souvent gênantes. La présence de deux agents de sécurité, qui viennent de surgir au détour d'une boutique hors taxes, me retient de faire exploser l'appareil sur les marches d'un escalier de

ciment. Par bonheur pour ma santé mentale, les flots acides qui m'assaillent de façon si régulière s'assèchent facilement. Je suis comme un lac de montagne dont le trop-plein s'évacue sitôt l'orage calmé. Quand la voix de Mamadou revient, la présence des policiers m'a donné le délai nécessaire. Je suis disposé à écouter de nouveau.

— Bon, t'as même pas à noter les infos, tu vois. Le type, il est facile à retrouver, c'est le contact local de Denault Ingénierie. Qui a pignon sur rue.

— Les armuriers français ? m'étonné-je tandis que ma respiration achève de reprendre un rythme régulier. Ils ont une boîte à Tirana ?

— Ben quoi, c'est une multinationale ; il est normal qu'elle vende en dehors de la France. De plus, c'est plutôt tranquille dans l'Hexagone. Ils doivent pas faire des milliards à tenter d'y vendre des flingues.

— À moins que les cités se remettent à brûler.

— Ils vendraient quand même pas aux ennemis de la patrie, tête de caillou ?

— Tu paries ?

— En tout cas, ici, au Kavongo, ils annoncent des investissements.

— Chez nous ? En quel honneur ?

— Qui sait ? Pas plus tard que dans *Le Rapporteur* de ce matin – daté d'avant-avant-hier –, il y avait trois colonnes à la une pour promouvoir leur nouveau bureau dans la capitale. Ils anticipent peut-être que la région va merder. Dis, tu savais que *Le Rapporteur* est distribué gratuitement à tout le monde depuis une semaine ? C'est une campagne publicitaire, tu vois ? Je ne sais pas combien de temps ça va durer.

Tandis que je me place devant les moniteurs qui affichent les heures de départ des différents vols, je me souviens tout à coup de l'article de Loubier.

— Tu me fais penser : qu'est-ce qui se passe au pays ? C'est vrai qu'il y a eu des troubles entre Masunzus et Hemawhes ?

— Non. Pas dans la capitale, en tout cas. Peut-être au Nord, là, tu vois ? Où les communautés se partagent des terres moins fertiles. Mais il me semble que ça se saurait. Y a des camions de marchandises qui continuent d'y radiner ou d'y galoper tous les jours. Non, ça se saurait.

— On en parle dans le journal concurrent ? *Le Diaré du Kavongo* ?

— Je ne le lis jamais ; y a moins de photos.

— Bon, ça va ; assez lambiné. Je retourne à... Non, je ne te dis rien, tu risques de le répéter à la cochonne qui te lustre la hallebarde.

— Tu vas rappeler, au moins ?

— Quand j'en aurai fini avec un nouveau contrat dont je viens d'hériter. D'ici trois ou quatre jours. En attendant, je t'interdis de ramener d'autres « théologiennes » philosopher dans le bureau. Tu m'entends, Mamadou ?

— Oui, oh ! Ça va. Ce que t'es éteignoir. J'en ai le digon qui ne remplit plus son office.

— Et encore une dernière chose avant que je ferme le cellulaire.

— J'ai les vantaux d'écoute en position.

— Fouillasse et trouve-moi qui se cache derrière la firme Avex. Il s'agit du conglomérat qui vient de se porter acquéreur des actions du *Rapporteur*. Simple curiosité.

— ...

— Mamadou, tu m'écoutes ?

Je coupe la communication lorsqu'un long râle me répond.



CAMILLE BOUCHARD...

... est né en 1955 à Forestville, sur la Côte-Nord. En un peu plus d'une vingtaine d'années, il a écrit quatre romans d'aventures pour adultes, un recueil de nouvelles et près d'une trentaine de romans jeunesse. Depuis 2004, il a été finaliste pour huit prix littéraires – dont le prix Saint-Pacôme du roman policier – et a remporté le volet jeunesse du Prix littéraire du Gouverneur général du Canada et la mention spéciale du jury du prix Alvine-Belisle. Grand voyageur, Camille Bouchard, qui a bourlingué sur tous les continents, nourrit un attachement particulier pour l'Afrique.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranæïl -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranæïl -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranæïl -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames soeurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranæïl -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranæïl -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |
| 051 | <i>Sac de nœuds</i> | Robert Malacci |
| 052 | <i>La Mort dans l'âme</i> | Maxime Houde |

053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse INSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

L'AGENCE KAVONGO
est le cent vingt et unième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« CE QUE L'ON RETIENT SURTOUT DES ROMANS DE CAMILLE BOUCHARD, C'EST SON SENS AIGU DE LA NARRATION ET LA SENSIBILITÉ DES PERSONNAGES. »

LA PRESSE

L'Agence Kavongo

Lucien Dubuc habite le Kavongo depuis une dizaine d'années. Québécois d'origine, il a fondé dans ce tranquille pays d'Afrique une agence de détectives : Kavongo Investigations.

Secondé par Mamadou, son exubérant et pas toujours fiable associé, Dubuc, qui est le principal détective de la boîte, voyage souvent à l'extérieur du pays. Officiellement, ses déplacements sont liés à des mandats d'enquête, dont ceux de la section la plus discrète de l'agence, le « service de dernier espoir » ; en réalité, Lucien Dubuc se sert de ce paravent pour faire le plus discrètement possible son travail, qui consiste à éliminer des gens. Car malgré son air anodin, Lucien Dubuc est l'un des plus efficaces tueurs à gages de l'heure !

Mais lors d'une mission qui le ramène au Québec et qui l'oblige malgré lui à tuer un innocent, Dubuc comprend que s'il est tueur à gages, il n'en possède pas moins des principes et des sentiments !

TEXTE INÉDIT

13,95 \$



9 782896 154265

Extrait de la publication 7,90 € TTC